

~~~~~  
ROYAUME DE MURCIE.  

---

LA vallée de Murcie, justement célèbre par sa fertilité, peut être regardée comme le jardin potager de l'Espagne. Le reste de ce royaume, qui est au surplus l'une des plus petites provinces de la monarchie, est un pays montueux et aride.

L'étendue entière de la province est d'environ trente lieues du nord-ouest au sud-est; elle est baignée par la Segura et le Guadalentin, rivières étroites et bourbeuses, qui se jettent directement à la mer, et par deux autres petites rivières, le Benamor et le Guardavar.

La ville de Murcie a donné son nom à cette province, mais la ville de Carthagène, qui en fait partie, est bien plus célèbre. Ce fut là, en effet, que les Carthaginois fondèrent leur première colonie, à laquelle ils donnèrent le nom de *Nouvelle Carthage*. Les Romains appeloient cette contrée *Provincia Carthaginensis*.

## CAPITALE DE LA PROVINCE.

LA ville de Murcie contient environ quarante mille habitans, et ses environs, vingt mille. On ne voit dans cette ville ni spectacle, ni bals, ni sociétés, et son séjour offre par conséquent peu d'attraits aux étrangers.

Les habitans sont connus par leur fainéantise et leur insouciance ; le cardinal Belluga, qui fut long-temps leur évêque, disoit plaisamment à ce sujet. « A Murcie, le ciel et le sol sont bons, mais l'*entre-sol*, est détestable. » Ce prélat avoit cependant eu lieu de s'applaudir du courage de la population. Dévoué à Philippe V,

il se mit à la tête des Murciens, résista avec succès aux troupes de l'archiduc, et s'empara ensuite de Carthagène.

Du temps des Maures, cette ville ayant été assiégée par le fameux Abdellacis, les femmes s'habillèrent en hommes, et rivalisèrent d'ardeur avec la garnison.

Il y a quelques années, on voulut établir des réverbères dans cette ville. Les habitans craignirent apparemment que cette concurrence ne refroidît le zèle des dévots à illuminer les images de vierges et de saints que l'on rencontre à chaque pas dans les rues; aussi furent-ils transportés d'indignation, et brisèrent-ils les réverbères à coups de pierre, dès la première nuit.

Il est remarquable que presque partout l'établissement des reverberes a éprouvé les mêmes obstacles.

La cathédrale, bâtie à la fin du quatorzième siècle, a pour clocher une tour carrée dont le dernier étage est octogone. Il présente cela de remarquable qu'on n'y monte point par un escalier, mais par une rampe en spirale fort douce; et selon Swinburne, il est possible de parvenir à cheval jusqu'au sommet de l'édifice (1). M. de la Borde ne paroît

---

(1) On a vu, il y a peu d'années à Paris, un homme gagner une gageure singulière. Il monta sur un petit cheval la première partie de l'escalier des tours de Notre-Dame, et arriva jusqu'au Jubé. Il se promena sur cette plate-forme à la vue d'un

pas de cet avis, il dit que la montée est fatigante à cause de ses contours multipliés.

On voyoit autrefois dans cette église des bannières où étoient inscrits les noms de malheureux juifs condamnés par l'Inquisition au supplice du feu. Ces trophées ont sans doute disparu pendant l'occupation de Murcie par l'armée française.

La promenade, dite le *Malecon*, c'est-à-dire, le *Mail*, est belle et spacieuse, mais elle ne se développe point en ligne droite, parce qu'il a fallu qu'elle suivît le cours sinueux de la Segura. On ne la fréquente guères que pendant l'hiver, au mi-

---

grand nombre de curieux. Le cheval descendit avec la même facilité.

lieu du jour, lorsque l'air est échauffé par les rayons du soleil : mais pendant l'été, elle est presque déserte. La chaleur du jour et l'humidité du soir seroient également insupportables.

Il en est de même de l'Alameda, qui, dans les temps de sécheresse, est remplie de poussière.

Le Malecon a cependant sur celle-ci l'avantage de traverser des sites admirables, et une belle vallée fécondée par la Segura. En effet, les eaux de cette rivière sont détournées par des centaines de rigoles, et entretiennent la fraîcheur et l'humidité du soleil, en dépit de l'ardeur dévorante du climat.

« Les promenades au reste, dit M. de la Borde, deviennent inutiles ;

car l'habitant de Murcie ne se promène point, il reste chez lui ; il y mange, il y dort, il y fume son *cigarro* ; s'il se donne quelquefois un peu de mouvement, c'est pour aller visiter son champ, son jardin, son procureur, son avocat, son confesseur. »

Le Murcien, naturellement paresseux, trouve l'excuse de son indifférence pour les sciences, les lettres et les arts, dans le défaut absolu d'établissemens qui puissent faciliter ses études, sans l'obliger à sortir de sa Province. On ne voit en effet d'écoles un peu intéressantes qu'à Carthagène, mais on n'y admet que les élèves de la marine royale.

Le caractère des habitans de Murcie a été fidèlement tracé par un

écrivain espagnol, Murillo, dans la *Géographie historique de l'Espagne*.

« Les enfans sont tellement gâtés ( *amartelados* ), par leurs mères, qu'ils ont peine à perdre de vue le clocher de leur ville ou de leur village. Delà vient qu'on voit peu de Murciens dans les universités, moins dans les armées, et qu'ils sont encore plus rares dans la marine..... Cette nation n'aspire qu'à l'oisiveté et à la bonne chère. »

Cet amour de l'inaction n'est pas seulement le partage des gens aisés; les artisans et les ouvriers ont la même aversion pour le travail. Il ne leur suffit pas d'interrompre deux fois par jour leurs occupations pour prendre un repas nécessaire, il faut encore que chacun de ces repas soit

suivi de la sieste, et cela sans préjudice du déjeuner, du goûter et du souper. La moindre chose suffit pour les distraire et les arracher au travail le plus important; ils ne sauroient répondre à une question qu'on leur fait, sans mettre de côté leur outil et les objets qu'ils confectionnent, et ils ne se remettent au travail qu'après avoir allumé une cigarette.

« Ils font tout cela si lentement, dit M. de la Borde, qu'un étranger a toujours lieu de s'en étonner. En calculant le temps qu'ils perdent le matin avant de commencer, celui qu'ils perdent le soir en quittant de bonne heure, celui des *cinq repas*, celui qu'ils donnent au sommeil l'après-midi, celui qu'ils négligent par

les interruptions fréquentes pour parler, fumer et prendre du tabac, on trouvera qu'à peine ils emploient un quart de la journée à leur ouvrage ».

La population de Murcie est cependant de quarante mille habitans.

Il ne faut pas conclure de ces cinq repas, et du goût que Murillo reproche aux Murciens pour la bonne chère, que leur appétit soit immodéré. Les hommes de la basse classe du peuple sont au contraire assez sobres, et ne se montrent rien moins que délicats et recherchés dans le choix de leurs alimens; les légumes les plus communs assaisonnés de force piment leur suffisent, et c'est peut-être par cela même qu'ils sont obligés de manger *peu à la fois*, mais *souvent*. Habités à se passer de viande,

ils ont fini par concevoir un étrange préjugé contre la chair de bœuf. Ils regardent comme Juifs tous ceux qui en font servir sur leurs tables. Aussi n'ose-t-on pas vendre publiquement de la viande de bœuf, il faut la faire venir de trois lieues.

On boit ici fort peu de vin, quoique les environs en produisent en abondance; l'eau rafraîchie dans des vases poreux d'argile, nommés *bucaros*, et assez semblables à ceux dont on se sert en Egypte pour le même usage, suffit aux habitans.

L'odeur de l'eau qui a séjourné dans ces vases pendant la nuit, ressemble à celle qui sort de la terre sèche au commencement d'une pluie d'été. Les *bucaros* de Murcie sont de terre blanche, ceux que l'on nomme

*alcarazas* en Andalousie sont de terre rouge.

Les femmes ne sont pas moins oisives que les hommes. Les dames riches n'ont jamais à la main ni de livres, ni de ces ouvrages d'aiguille qui occupent ailleurs si agréablement leur sexe.

« Le goût de l'oisiveté, dit M. de la Borde, est si décidé parmi elles, qu'une maison qui n'a point de servante, ne sauroit en trouver pendant l'été, et que beaucoup de celles qui sont placées quittent leurs conditions à l'entrée de la belle saison, au moment où les productions de la terre se multiplient; alors elles se procurent aisément de la salade, quelques fruits, des melons, surtout du piment; ces denrées suffisent à leur

nourriture, elles les achètent à si bon marché qu'avec la valeur de deux sous et demi, elles se nourrissent toute la journée; elles prétendent que c'est une folie de se fatiguer au travail, lorsqu'on trouve assez de quoi se nourrir ».

Leur amour pour le repos, va jusqu'à proscrire la musique et la danse. Les mœurs sont un peu différentes à Carthagène; il y règne plus d'activité à cause de la fréquentation du port; mais il est à remarquer que la plupart de ceux qui s'y livrent à d'industrielles occupations sont étrangers, non-seulement à la province, mais même à l'Espagne. La plupart des commerçans sont Français, Anglais ou Italiens, et surtout Napolitains.

Ce sont ces étrangers qui viennent

y charger leurs bâtimens de soies, de laines, de papeteries, de soude et de barille. D'autres y fixent leur résidence, afin d'être toujours prêts à exécuter les commissions de leurs compatriotes.

Le costume des villageois représentés dans la planche en regard est d'une certaine élégance.

Le paysan porte par-dessus la res-cille un large *montera* de cuir, dont la forme est à-peu-près la même que celle de nos chapeaux à trois cornes. Sa veste ou camisole blanche, entrouverte et retenue par une agraffe, laisse voir une chemise grossière serrée autour du col. Le haut-de-chaus-ses est recouvert d'une sorte de petite jupe. Un léger manteau en forme de schall, se drape élégamment sur l'é-



*Fermière et Fermier  
du Jardin potager de Murcie.*



paule gauche, ce schall a deux aunes de long et une demi aune de large.

La paysanne coiffée d'un voile a des vêtemens grossiers et un tablier blanc à fleurs. Ses manches ne descendent que jusqu'au coude, et leur extrémité serrée par un ruban présente une disposition agréable.

Les villageois représentés dans cette même estampe, sont de la fertile vallée de la *Huerta*, dont le nom en espagnol signifie *jardin potager*.

Dans la ville, l'habillement des dames est à peu de chose près le même que celui des autres Espagnols, mais elles portent des cheveux noirs, plats, lisses et luisans, et n'ont point les belles coiffures des autres femmes. On leur voit toujours dans les mains un long chapelet, à gros grains, pan-

dant jusqu'à terre, lors même qu'elles ne vont pas à l'église. Les militaires, les négocians, les juges portent l'habit français.

Les nobles portent les jours de gala des habits couverts de larges et élégantes broderies. Mais après le cérémonial, ils reprennent avec plaisir l'habit commun. C'est à-peu-près ce que nous voyons en France depuis dix ans. L'habit que nous appelons aujourd'hui *paré*, ou même *habit habillé*, par une absurde confusion de termes, étoit avant la révolution le costume de toutes les personnes d'un rang un peu distingué, sauf le plus ou moins de richesse. On ne s'en sert plus aujourd'hui en quelque sorte que comme d'un uniforme.

Les hommes de la basse classe du

peuple ont un chapeau rond par-dessus une rescille noire, une veste ou un gilet noir, et un manteau d'un brun foncé.

## CAMPAGNES DE MURCIE.

ON distingue les terres de ce royaume en *campo* et en *huerta*. La première dénomination indique les terrains qui ne reçoivent d'autre humidité que les eaux pluviales, et qui par conséquent sont condamnés à une sécheresse continuelle. Le nom de *huerta*, comme il a été dit plus haut, s'applique exclusivement aux superbes environs de Murcie qui, grâce à des irrigations sagement combinées, présentent l'aspect riant d'un jardin potager.

Cependant les pays appelés *Cam-*

pos ne sont point dépourvus de toute fécondité; le Campo de Lorca, dans le voisinage de la ville du même nom, et le Campo de Carthagène ne laissent pas d'être productifs. Dans cette dernière région, selon M. de la Borde, la terre rapporte soixante pour un.

Le Campo de Lorca jouissoit autrefois de la plus grande prospérité: ce n'est plus qu'un désert presque stérile, depuis la destruction d'un immense bassin qui réunissoit et distribuoit toutes les eaux propres à l'arrosement des terres.

Avant que ce bassin fût construit, chaque propriétaire dispoit à son gré des eaux répandues dans le pays. Un nommé Lenourda fit agréer du gouvernement un projet tendant à régulariser les irrigations; ce plan

fut d'autant mieux accueilli qu'il offroit au fisc un intérêt évident. Le bassin fut construit, on y rassembla un volume d'eau prodigieux. Mais quoique les parois en fussent très-solides, elles ne purent résister à l'accumulation d'une pareille masse. Le 30 avril 1802, un point foible du revêtement s'écroula. L'eau se répandit tout-à-coup avec tant d'impétuosité qu'elle renversa et engloutit sur son passage les hommes, les animaux, les arbres, les maisons, les édifices publics, et jusqu'à des massifs de rochers. La ville de Lorca fut en partie détruite de fond en comble. Les mêmes ravages s'étendirent dans un espace de seize lieues; Murcie elle-même éloignée de douze lieues en souffrit. Six mille personnes et

vingt-quatre mille animaux perdirent la vie dans cette épouvantable catastrophe. Mais ce qu'il y a de singulier, ce que les habitans ne manquèrent point de regarder comme un effet de la justice divine, c'est que l'entrepreneur Lenourda qui ne faisoit point habituellement sa résidence à Lorca, s'y trouva par hasard au moment de l'inondation. Il voulut sans doute porter des secours, ou plutôt chercher s'il y avoit quelque remède, dès la première apparence du danger, et il fut la première victime.

Les suites funestes de cet événement, dit M. de la Borde, ont affecté les mœurs même des habitans de Lorca..... Autrefois tout y respiroit la gaité; aujourd'hui chacun reste

chez soi, les promenades sont désertes, les personnes tristes : on sent d'autant plus cette perte, que la douceur, la bonté, une sorte de bonhommie même paroissent y faire le fond du caractère des habitans.

Les montagnes ne sont pas inutiles, elles produisent en abondance des vignes, des oliviers, mais les indolens Murciens n'en tirent pas tout le parti convenable.

Les mûriers, les orangers croissent en abondance dans toutes ces campagnes. Les soies de Murcie ont une juste réputation. Les oranges se transportent au loin. Les marchands qui font ce commerce sont montés sur des ânes (1) et forment quelque-

---

(1) Voyez la planche en regard.

*Marchand d'Orango de Murrie.*





fois des espèces de caravanes. Comme ils ne laissent pas de courir des risques de la part des miquelets et autres brigands, ils affectent une tournure militaire; ils affectent fièrement le fusil en travers, flottant sur la cuisse gauche. Un panier rempli d'oranges est placé sur la croupe de la monture, et sert encore à affermir le cavalier sur le bât ou plutôt sur la selle. Les étriers sont une plaque de fer carrée par les deux bouts et relevée sur les côtés; ils ressemblent beaucoup à ceux des Mamelouks; on peut se servir de leurs angles comme d'éperons pour aiguillonner la paresse de l'animal.

Au surplus les ânes de Murcie sont de l'espèce des Andalous, et d'une haute taille. L'exportation d'Espagne

en est défendue sous des peines fort sévères.

Le même homme conduit ordinairement deux autres ânes et même un plus grand nombre chargés exclusivement de marchandises.

## CARTHAGÈNE.

ON vient de voir que ce sont des étrangers qui, à la honte des naturels espagnols, se sont emparés de tout le commerce de Carthagène. On n'y voit guères d'Espagnols mener une vie active, si ce n'est les malheureux qui sont employés comme forçats aux travaux du port.

On y compte, en effet ordinairement, huit cents malfaiteurs et six cents esclaves barbaresques, lesquels sont occupés à faire mouvoir une machine hydraulique. Le jeu de cette machine a pour objet de vider le

chantier où sont conduits les vaisseaux pour être réparés.

La plupart de ces hommes misérables travaillent à la pompe jusqu'à seize heures par jour, et dans l'été on en voit qui tombent morts par l'excès de la fatigue.

Tel est le désespoir dans lequel les jette une existence aussi déplorable, que s'ils parviennent à se saisir d'une arme, ils attentent à leur propre vie, ou la plongent dans le sein d'un de leurs camarades, afin de délivrer à la fois deux victimes. En effet, la mort que l'on est obligé d'infliger au meurtrier est regardée par lui comme un terme salutaire à tous ses maux.

C'est peut-être un problème difficile à résoudre, que celui de savoir si les lois qui, comme celles de l'An-

gleterre, ont prodigué la peine de mort, sont plus ou moins humaines que les lois qui remplacent la peine capitale par un supplice qui dure plusieurs années, par la plus effroyable et la plus honteuse dégradation. Les Anglais ne connoissent que trois genres de punitions, l'emprisonnement simple dans une maison de travail, la peine de mort, et la transportation à Botany-Bay. Les déportés, dans cette colonie, sont heureusement affranchis des rigueurs qui accompagnent et doivent accompagner nécessairement dans les autres contrées de l'Europe la condamnation aux galères. En effet, c'est plutôt pour empêcher l'évasion des criminels que pour aggraver leur sort qu'on les charge de fers dans nos bagnes, qu'on les traite

comme les plus vils animaux. Il sera impossible en France d'apporter à cet égard quelque amélioration dans les lois pénales, tant que nous n'aurons pas, comme les Anglais, quelque colonie lointaine pour reléguer les hommes pervers qui se sont mis en révolte ouverte contre les lois de la société. Ajoutons à cela que l'homme qui, en France, en Espagne et ailleurs, sort des galères après avoir subi sa peine, et rentre dans le sein la société, est plus disposé que jamais à se livrer au crime : où trouveroit-il du pain et du travail? A Botany-Bay, au contraire, il n'est pas rare que le déporté, à l'expiration du terme de son exil, demande à se fixer comme colon, et à faire valoir une petite propriété que le gouverne-

ment est toujours prêt à lui concéder.

Bien que Carthagène soit une très-grande ville, on y voit peu de belles rues, et encore moins de monumens remarquables.

Le port à la forme d'un cœur, il est très-complet, et ne doit son existence qu'à la nature. L'île d'Escombrera en ferme l'entrée, et l'abrite contre la fureur des vents et des vagues.

A l'est de la ville est une église consacrée à Saint-Jacques, le patron de l'Espagne; lequel, suivant la légende, mit pied à terre en cet endroit, lorsqu'il vint de la Terre Sainte pour convertir les habitans au christianisme.

---

---

## RÉCOLTE DE LA SOUDE.

---

C'EST dans les environs de Carthagène que l'on recueille avec le plus d'abondance le sel alkalin que fournissent par la combustion diverses plantes maritimes, et dont les arts tirent la plus grande utilité.

La soude si importante pour nos verreries, l'est encore plus pour la fabrication du savon. C'est peut-être faute d'avoir parfaitement connu la préparation de cette substance que les anciens n'imaginèrent point l'usage du linge qui est devenu chez les modernes un besoin de nécessité première.

Par la même raison, les Chinois et les autres Asiatiques ne suppléant qu'imparfaitement au savon préparé avec l'huile et la soude, n'ont point de vêtemens qui correspondent exactement à nos chemises, et que l'on puisse changer aussi fréquemment.

La soude du commerce est produite par l'incinération de la plante nommée *soude* ou *kali*. On en distingue sous les noms de *barilla*, *gazul*, ou plutôt *agua-azul*, *soza* et *salicor* (1), quatre espèces qui ont entr'elles beaucoup de ressemblance surtout lorsque la plante est jeune.

---

(1) Les noms botaniques sont dans le même ordre, *Salsola Soda*, *Salsola Kali*, *Mesembryanthemum* et *Salicornia Europæa*.

Le salicor est le seul de ces végétaux qui croisse sans culture. On le trouve non-seulement dans les royaumes de Murcie et de Valence, mais encore dans l'Arragon et la Manche, quoique ses produits dans les dernières provinces soient moins abondans. Le sel qu'on retire des cendres lessivées est recherché dans les verreries de France, d'Angleterre et d'Italie.

Les trois autres variétés viennent de semence. Le kali ou soude proprement dite, se sème tous les ans, et atteint une hauteur de trois à quatre pouces. Le sel qui en provient est employé en France et en Angleterre pour la fabrication du savon. Le royaume de Valence seul en produit vingt-cinq mille quintaux.

L'agua-azul, ou gazul ne se sème qu'une fois tous les trois, quatre ou cinq ans, selon la nature du sol. Les quatre mille quintaux de sel qu'on en tire, passent pour la plus grande partie, dans les fabriques de savon à Marseille.

La barille est la plante qui contient le moins de sel alkali, mais il est plus pur, et par cette raison, recherché pour la fabrication des glaces et le blanchiment des toiles. Les autres sodes beaucoup trop caustiques brûleroiènt les fils. Cette production particulière aux royaumes de Valence et de Murcie rapporte cent cinquante mille quintaux, année commune; ils passent presque entièrement en France, en Angleterre, à Gênes et à Venise.

Le sel provenant de l'incinération et du lessivage de la barille, ressemble à une masse de pierre spongieuse avec une légère nuance bleuâtre.

Quand les diverses plantes que nous venons de nommer sont bien mûres, on en forme des monceaux qu'on laisse sécher pendant un ou deux jours. Ces monceaux étant ensuite entassés dans des trous de trois pieds de profondeur, on y met le feu, et on y ajoute de nouvelles herbes à mesure que les premières se consomment. Quand l'incinération est complète, on couvre de terre les débris de ces herbes et on les laisse refroidir; la barille s'y trouve en masses compactes.

Si l'on n'emploie que de la barille pure, on obtient la véritable soude, improprement appelée par les an-

ciens chimistes *alkali minéral*, mais si l'on y ajoute d'autres herbes, comme cela n'arrive que trop souvent, la soude se trouve étendue et falsifiée par l'addition d'une certaine quantité de *potasse* ou *alkali végétal*. Suivant Swinburne, un espace de terrain correspondant à un acre anglais, produit une tonne de barille, ce qui rend cette exploitation très-lucrative.

Les soudes de Carthagène et d'Alicante sont celles que l'on préfère dans le commerce.

Quoique les Espagnols semblent préférer l'exportation de ces matières premières, plutôt que de les consacrer exclusivement à l'usage de leurs manufactures, ils ont cependant des verreries assez florissantes et des fa-

briques de savon assez multipliées.

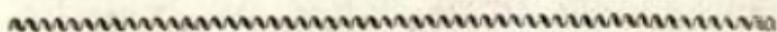
Il existe des verreries en Catalogne, en Arragon et en Castille. Le verre en est généralement noir et obscur, mais la verrerie de Sainte-Ildefonse dont nous parlerons plus loin, est justement célèbre par la beauté et le volume des glaces et la pureté des cristaux ciselés que l'on y fabrique.

Le savon d'Espagne est de deux espèces, mou et solide. Plusieurs de ces fabriques donnent du savon de mauvaise qualité.

Les manufactures de glaces emploient avec succès pour le polissage du verre un autre produit du territoire de Carthagène. C'est une terre rouge que l'on tire d'un lieu nommé

Almazaron. Cette même substance  
mêlée avec le tabac lui donne cette  
couleur et cette finesse qui font le  
principal mérite du tabac d'Espagne.

---



## ROYAUME DE GRENADE.

---

CETTE province est enclavée entre le royaume de Murcie, la Méditerranée, le royaume de Séville et celui de Jaen. Outre la capitale qui a le même nom, elle renferme plusieurs villes importantes, Ronda, Loxa, Huescar et Malaga, l'un des meilleurs ports de la Méditerranée, où réside le capitaine général de la côte de Grenade.

La capitale, située dans une plaine délicieuse et abondante en toutes sortes de fruits, fut la résidence des rois Maures qui la bâtirent au dixième siècle, et régnèrent 782 ans.

---

## EXPULSION DES MAURES.

## DE GRENADE.

CETTE ville qui faisoit d'abord partie des états du roi de Cordoue, devint en 1235, la capitale d'un nouveau royaume. A la fin du quinzième siècle, il ne restoit plus aux Maures, dans toute l'Espagne, que cette seule cité. Ferdinand de Castille, après un siège de neuf mois, contraignit le roi maure Abdouabdoulah à rendre la place. Il y fit, avec la reine Isabelle, son entrée triomphante, le 2 janvier 1492.

Le prince maure, escorté par une division de l'armée espagnole, aux

termes de la capitulation , s'arrêta sur la montagne de Padoul , et voulut contempler pour la dernière fois , Grenade , son séjour favori.... A cet aspect , de douloureux souvenirs se réveillèrent dans son ame ; son courage succomba , ses larmes coulèrent , il laissa échapper des lamentations sur la rigueur de sa destinée.

Les familles maures qui , après le renversement de leur monarchie , restèrent à Grenade , où elles se livroient presque exclusivement à la fabrication et au commerce des draps , des étoffes de laine et de soie , furent l'objet des continuelles persécutions du clergé et des princes.

On força les Musulmans à se convertir , mais comme la plupart de ces conversions étoient feintes ou suppo-

sées telles, les Maures étoient exposées à d'odieuses délations, à des vexations de tous genres.

En 1508 ils se révoltèrent, et il fallut plus de deux ans pour les soumettre. Ils furent enfin réduits par la force, et dispersés sur les différens points du royaume. Les biens des proscrits furent distribués aux plus pauvres habitans des deux Castilles.

En 1610, Philippe III publia le fameux édit que l'on a comparé avec beaucoup de justesse à la révocation de l'édit de Nantes, par Louis XIV. Tous les sujets d'extraction maure reçurent, sans aucune distinction, l'ordre de sortir de l'Espagne. Cette mesure étoit d'autant plus impolitique, d'autant plus funeste, qu'on éloignoit ainsi presque toute la population in-

dustrieuse. Il s'étoit élevé à Grenade, dès 1552, des manufactures à l'instar de celles des Maures, mais elles n'étoient point vivifiées par la même activité, par le même génie.

Les malheureux exilés s'enfuirent en Afrique, la rage dans le cœur. J'ai lu, dans un voyage fort intéressant à Alger, que les descendans des Grenadins mahométans expulsés, conservent encore avec soin les clés des anciennes habitations de leurs ancêtres. Ils ne désespèrent pas que l'Espagne ne soit tôt ou tard subjuguée de nouveau par les Maures. Ils pensent que ces clés, rongées par la rouille, serviront un jour de titre à leur postérité, pour recouvrer le patrimoine perdu.

Quoique l'on ait rigoureusement

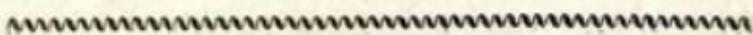
tenu la main à cette proscription , elle ne fut pas complète. En 1726 , il existoit encore en Espagne quelques familles maures , malgré les recherches sévères de l'Inquisition. Il paroît qu'il en est encore qui se cachent sous les apparences du catholicisme , et restent en secret attachés aux préceptes de l'Alcoran. M. Swinburne assure , que sur les montagnes de Daro , il y a un village évidemment peuplé par les descendans des Maures. On les distingue aisément , soit des Castellans , soit des Andaloux , à leur figure large , aux os proéminens des joues , à leurs yeux petits , mais extrêmement vifs , et à leur menton en pointe.

Les Maures de Grenade ne s'étoient point seulement occupés des arts

utiles , relatifs à l'industrie ; ils avoient formé divers établissemens propres à assurer les progrès des sciences et des belles-lettres. Les Arabes y avoient des écoles et des collèges très-renommés. La plus célèbre de ces institutions étoit dirigée par le célèbre Schamseddin, natif de Murcie. Le roi Matuahal-el-allah avoit formé, à Grenade, au douzième siècle, une très-belle bibliothèque, dont une partie a été transportée au palais de l'Escorial.

La capitale a beaucoup perdu de sa splendeur ; elle attire plutôt les regards du voyageur par la beauté de ses environs plantés de vignes, de mûriers, d'oliviers, de citronniers, d'orangers et de cannes à sucre, etc. La distribution intérieure en est peu

régulière et peu imposante. Les quatre quartiers dans lesquels on divise cette ville, sous les noms de *Grenada*, *Alhambra*, *Albayzées*, *Antiquerula*, le second est le plus remarquable.



## ALHAMBRA,

ANCIEN PALAIS DES ROIS MAURES.



C'EST dans le second quartier que se trouve l'*Alhambra*, cette antique forteresse, qui servoit de palais aux souverains musulmans. Ce nom, qui signifie en arabe, *Maison Rouge*, indique la couleur des matériaux qui furent employés à sa construction première.

Le palais de l'*Alhambra*, comme le château de Fontainebleau, et comme les Tuileries, et le Louvre, à Paris, n'a pas été construit sur un seul plan. Augmenté successivement par diffé-

rens princes, chacun s'est plû à y distinguer, par une architecture particulière, la portion qu'il a créée. Les rois catholiques, et entr'autres Charles Quint, ont démoli une partie de l'Alhambra pour faire place à des constructions nouvelles.

Le palais de Charles I<sup>er</sup> ou Charles-Quint, est situé sur la grande place. Chacune de ses façades se distingue par un portail différemment décoré.

On entre dans l'ancien palais des Rois Maures, par une porte que l'on appeloit *porte de jugement*. On y remarque une clef sculptée sur le marbre et surmontée d'une main. Cet hiéroglyphe un peu obscur, signifioit, suivant les Maures, que les ennemis ne prendroient le palais que lorsque la main pourroit saisir la clef.

Les murailles , du côté gauche , passent pour être l'ouvrage des Phéniciens.

La *Cour des Lions* , qui forme un carré long de cent pieds sur cinquante , est la partie la plus fameuse de ce monument. Laissons parler ici M. de la Borde , qui a décrit avec soin ces débris précieux de l'architecture des Maures.

« Elle est entourée d'une galerie soutenue par des colonnes de marbre blanc , accouplées deux à deux et trois à trois , fort minces et très-déliées , d'un goût singulier , mais élancées avec une légèreté et une grace merveilleuses. Les murs sont revêtus d'ornemens arabesques en stuc , en peintures , en dorures , exécutés avec délicatesse ; deux coupes

fort élégantes de quinze à seize pieds en tous sens, s'avancent en saillie dans l'intérieur aux deux extrémités du carré; des jets d'eau s'élèvent au-dessus.

« Un vaste bassin occupe le milieu de la cour, une superbe coupole d'albâtre, de six pieds de diamètre, s'élève au milieu du bassin. On prétend qu'elle fut faite sur le modèle de la mer de bronze du temple de Salomon : elle est portée par douze lions de marbre, et surmontée d'une coupe plus petite. Une grande gerbe d'eau s'élançoit du centre de cette dernière; elle retomboit d'une cuve dans l'autre, et ensuite dans le grand bassin, formant ainsi plusieurs cascades dont la dernière étoit gros-

sie par des flots d'eau limpide que les mufles des *lions* jetoient sans cesse. »

Il est aisé de voir que cette cour tiroit sa dénomination de ces mascarons sculptés en forme de têtes de lions, par lesquels s'échappoit sans cesse une eau limpide. L'immense réservoir qui fournissoit à une telle distribution d'eau, étoit sans cesse alimenté par les sources qui serpentent le long des deux montagnes entre lesquelles est situé l'Alhambra.

Toutes les salles de ce vaste palais, étoient également pourvues de fontaines jaillissantes. Telles étoient les pièces que l'on montre aux curieux sous les noms de salles d'audience et de justice, chambres de la

famille royale, bains du roi, de la reine, de leurs enfans, le sallon de musique, etc.

On voit dans le cabinet de toilette de la reine, une dalle de marbre, percée d'une multitude de petites ouvertures, pour laisser échapper la vapeur des parfums qu'on y brûloit sans cesse.

Le *Xeneralife*, maison de plaisance des rois Maures sur la montagne au-dessus de l'Alhambra, offre le même luxe de décoration. L'église de Sainte-Hélène, sur le sommet de cette même hauteur, étoit autrefois une mosquée.

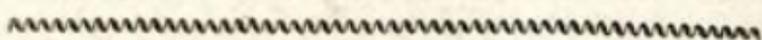
Ce n'étoit pas seulement dans le palais des souverains que l'on multiplioit ces eaux jaillissantes, ces fontaines qui, dans un climat aussi

chaud, sont un besoin, non moins qu'un objet de luxe. Les maisons particulières étoient abondamment pourvues d'une eau pure et rafraîchissante, par des canaux secrets. Quelques-unes de ces fontaines sont encombrées et en ruines; d'autres ont été soigneusement réparées et entretenues par les modernes propriétaires. Il y a, dans les cours des maisons, des jets d'eau qui retombent souvent en nappes et en cascades, ou se résolvent en une vapeur impalpable.

La place des *los Algibes*, près de l'Alhambra est ainsi nommée, à cause de ses nombreuses citernes.

Les voitures ne sauroient passer par la *Porte du Jugement* dont il a été question plus haut; aussi les habi-

tans de la rue étroite qui y conduit peuvent-ils se livrer sans contrainte à leur goût pour le cérémonial extérieur du culte. On y voit de toutes parts des images, des autels, etc.



## MOEURS DES GRENADINS.

THÉÂTRE, etc.



LES dames de Grenade passent pour être les plus belles de l'Espagne; la pureté constante de l'air entretient sans doute la fraîcheur de leur teint. Les Grenadins des deux sexes, se distinguent en outre, par une aimable vivacité. Cette qualité a néanmoins l'inconvénient de les rendre entêtés et processifs. Leur réputation à cet égard est la même que celle des habitans d'une certaine province de la France, Aussi les gens de loi

sont-ils plus riches à Grenade , qu'en aucun lieu du royaume.

Jaloux de prouver leur confiance dans le dogme de l'Immaculée Conception , les habitans de cette ville ont fait placer en gros caractères sur les portes de la plupart des maisons, cette inscription en langue espagnole : *Ave, Maria purissima, sin pecado concebida.* On assure cependant que les cordeliers et les dominicains du pays ne sont pas tout-à-fait d'accord sur l'interprétation de ce mystère.

La place du marché est spacieuse, mais les édifices sont gothiques et du plus mauvais goût. On n'y voit du haut jusques en bas, autre chose que de longues files de larges croi-

sées, séparées par d'étroits pilastres en briques.

Les réglemens du marché sont très-sévères; il n'est permis à personne d'enlever ce qu'il a acheté, sans l'avoir fait peser devant les commis préposés à cet effet.

Un domestique de M. Swinburne fut mis en prison pour avoir enfreint ce règlement sans le connoître. Un alguazil s'avançant derrière lui, saisit le panier où il venoit de mettre un gigot de mouton. Le valet qui n'entendoit pas un mot d'espagnol, crut avoir affaire à un voleur; il arracha le gigot à l'alguazil, et s'en servit comme d'une arme redoutable pour le frapper à la figure, et le renverser à terre. D'autres sbires vinrent au secours de leur camarade.

M. Swinburne et ses compagnons de voyage, eurent quelque peine à délivrer le pauvre homme qui avoit ajouté à une infraction assez innocente, un délit très-punissable.

La cathédrale de Grenade est formée de la réunion de trois églises. On y remarque les tombeaux du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, avec les portraits de Jeanne de Navarre leur fille, et de Philippe leur gendre.

L'amphithéâtre, pour les combats de taureaux, est en pierres de taille; il passe pour un des plus magnifiques de toute l'Espagne.

Le théâtre n'offre pas les mêmes dispositions que dans la plupart des autres villes d'Espagne. Les femmes occupent seules une espèce d'amphi-

théâtre, et les hommes sont tous relégués au parquet. Comme on n'y joue que d'assez mauvaises farces, les spectateurs en sont peu choisis. M. Swinburne assure qu'au spectacle de Grenade, on fume sans se gêner, et que la représentation est continuellement interrompue par le bruit des briquets. Tel est sans doute le motif qui a déterminé à séparer les dames de la société des hommes.

---

## MALAGA.

CETTE ville fameuse par les vins que l'on recueille dans ses environs, non moins que par l'étendue et la sûreté de son port, est située dans une plaine assez fertile, mais entourée de montagnes dont les sommets presque nus et dépourvus d'arbres sont couverts de neige pendant plusieurs mois de l'année.

Quoique le port de Malaga soit très-fréquenté, la marine espagnole en profite peu : ce sont les étrangers qui font la plus grande partie du

commerce. On comptoit dans cette ville à l'époque du voyage de Swinburne quatorze maisons anglaises de commerce qui faisoient le négoce des vins ; elles exportoient par an , cinq mille *bottes* de vin , de la valeur de 250 à 800 francs chacune. M. de la Borde porte cette quantité à quatre cent mille quintaux ; deux cent cinquante mille autres quintaux , se consomment dans les pays.

Ce n'est pas seulement du vin que l'on envoie au-dehors , on exporte aussi environ trois cent mille quintaux de raisins secs et beaucoup de figes sèches et d'huile d'olives. On compte jusqu'à cinq cents pressoirs dans les environs de Malaga. Les campagnes sont couvertes d'oliviers

et de vignobles. On a essayé de transporter sur les bords du Rhin des ceps de Malaga, ils y ont produit des raisins d'une qualité supérieure.

On prend en retour de ces denrées diverses marchandises étrangères, mais tout l'avantage de la balance est du côté de l'Espagne.

« Les Anglais, dit M. Bourgoing, y apportent (à Malaga) des laineries et de la quincaillerie; les Allemands, plusieurs articles de mercerie; les Hollandais, des épiceries, de la coutellerie, des dentelles, etc. Tout ce que ces nations et celles du nord et de l'Italie y importent, monte environ à un million et demi de piastres; et elles en exportent pour près de deux millions et demi. Les Espa-



gnols eux-mêmes prennent si peu de part à la navigation, qu'un pareil commerce exige, qu'en 1792, sur la foule de bâtimens qui entrèrent à Malaga et qui en sortirent, il y en eut à peine soixante qui fussent nationaux ».

Du temps des Maures la population de Malaga étoit de quatre-vingt mille ames, on en compte aujourd'hui à peine cinquante mille.

M. de la Borde trace en peu de mots les mœurs de cette ville.

« Les étrangers, dit-il, abondent en foule à Malaga; la population y est animée, l'industrie et l'activité y règnent, le numéraire y est commun, et la circulation considérable : les mœurs y sont douces, les sociétés

agréables, les plaisirs variés. Les habitans sont prévenans, honnêtes; les femmes vives, gaies, séduisantes et remplies de graces, elles passent pour être les plus agréables de l'Espagne».

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SECOND.

---

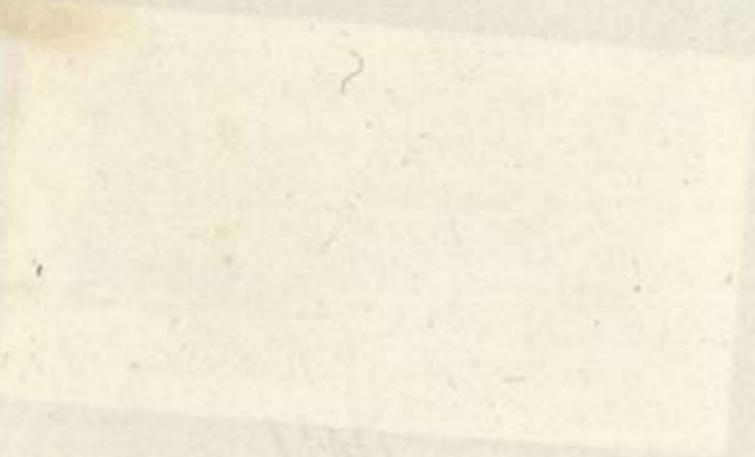
|                                        |      |
|----------------------------------------|------|
| DIVISION topographique de l'Espagne    | P. 1 |
| Catalogne. . . . .                     | 13   |
| Ville et port de Barcelone. . . . .    | 20   |
| Mœurs des habitans de la Catalogne.    | 37   |
| Costumes de la même province. . .      | 52   |
| Lérida , Tarragone , etc.. . . . .     | 67   |
| Royaume de Valence. . . . .            | 74   |
| Environs de Valence. . . . .           | 84   |
| Culture du sol. . . . .                | 92   |
| Capitale de la province. . . . .       | 96   |
| Mœurs des Valenciens . . . . .         | 114  |
| Cérémonies religieuses et processions. | 128  |
| Lac d'Albuféra. . . . .                | 135  |

TABLE DES MATIÈRES. 215

|                                                                    |          |
|--------------------------------------------------------------------|----------|
| Théâtre romain à Murviedro. . . . .                                | Pag. 139 |
| Culture de la vigne , des palmiers ,<br>des mûriers , etc. . . . . | 142      |
| Royaume de Murcie. . . . .                                         | 150      |
| Capitale de la province. . . . .                                   | 152      |
| Campagne de Murcie. . . . .                                        | 168      |
| Carthagène. . . . .                                                | 175      |
| Récolte de la soude . . . . .                                      | 180      |
| Royaume de Grenade . . . . .                                       | 188      |
| Expulsion des Maures de Grenade..                                  | 189      |
| Alhambra , ancien palais des rois<br>Maures. . . . .               | 196      |
| Mœurs des Grenadins , théâtre , etc.                               | 204      |
| Malaga. . . . .                                                    | 209      |

*Fin de la Table du 2<sup>e</sup>. volume.*







Biblioteca Regional  
de Madrid Joaquín Leguina



\*1357701\*

